

Introduction

Le travail et la nature

En 1662, William Petty, le fondateur de l'« arithmétique politique », affirmait dans une formule restée célèbre que « le travail est le père de toutes les richesses, de même que la terre en est la mère¹ ». Un peu plus de deux siècles plus tard, Karl Marx, qui connaissait et appréciait Petty, affirmait, en renversant négativement cette formule, que « la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du procès de production social qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur² ». Ainsi, celui-là même qui, plus que tout

1. William PETTY, *Traité des taxes et des contributions* (1662), in *Œuvres économiques*, Paris, Giard et Brière, 1905, p. 77.

2. Karl MARX, *Le Capital*, livre I (1867), Paris, nouvelle traduction de Jean-Pierre Lefebvre d'après la 4^e édition allemande par Friedrich Engels (1890), Paris, PUF, 1993, p. 567.

autre penseur du XIX^e siècle, a su mettre en valeur la centralité du travail humain, qui était à ses yeux source primordiale de la dynamique des sociétés, admettait le principe de symétrie du travail et de la nature qui avait marqué la genèse de l'économie politique au XVIII^e siècle.

La conception sexualisée du monde encore présente chez Petty, qui voit dans l'activité humaine de travail le principe viril capable de féconder une « mère Nature », trouve sa source dans une lointaine tradition cosmologique retracée par Mircea Eliade¹. La théorie « Gaïa » (du nom grec de la déesse Terre) qui inspire certains milieux écologiques contemporains en est une résurgence². Pourtant, si, plus que jamais, on s'inquiète des conséquences de l'activité humaine sur les équi-

1. Mircea Eliade souligne, dans *Forgerons et alchimistes*, Paris, Flammarion, 1956, la permanence, dans l'Europe de la Renaissance, d'une conception « sexualisée » du monde, qui s'appliquait non seulement aux végétaux, mais aussi aux minéraux. On pensait ainsi que les minéraux « poussaient » dans les mines comme des plantes, ce qui conférait aux mineurs et aux forgerons un rôle d'« accoucheurs ».

2. Les « gâiens » sont inspirés par l'œuvre du physicien britannique James Lovelock qui a soutenu l'hypothèse des capacités autorégulatrices du système-terre (*La Terre est un être vivant. L'hypothèse Gaïa* (1979), trad. fr. P. Couturiau et C. Rollinat, Paris, Flammarion, 1993); celui-ci s'est toutefois désolidarisé de certaines interprétations qui ont été faites de son hypothèse.

Introduction

libres naturels, l'idée de « travail » n'est plus tellement présente dans de tels débats. Elle se déploie dans un tout autre champ de questions : celles de la socialisation des individus, mise en péril par l'absence de travail (chômage), celles de la distribution du temps travaillé et du temps non-travaillé dans la vie des individus (retraites, réduction du temps de travail), celles de la « souffrance au travail » qu'induirait l'intensification de la concurrence mondiale...

Le travail n'aurait donc plus rien à voir avec la nature ? Il ne serait plus, d'abord, ce geste technique par lequel l'homme, depuis ses origines, se confronte à son environnement, essaye de le détourner à son profit, se transforme en le transformant, pour, une fois de plus, citer Marx¹ ? Je critiquerai au chapitre 5 cette tendance présente de la sociologie du travail à oublier la technicité. Je veux simplement souligner ici qu'au moment où se met en place l'idée moderne de travail, soit au carrefour des XVIII^e et XIX^e siècles, et cela principalement chez les économistes, l'ancrage de celui-ci dans l'ordre de la nature était encore une évidence. La raison en est simple, et c'est encore

1. Karl MARX, *op. cit.*, p. 199. Il faut relire ces belles pages où Marx présente le travail comme « d'abord un procès qui se passe entre l'homme et la nature », pages qui évoquent irrésistiblement l'anthropologie technique d'André LEROI-GOURHAN, *Le Geste et la Parole*, Paris, Albin Michel, 1964.

Marx qui la formule clairement : dans son travail, l'homme « se présente face à la matière naturelle comme une puissance naturelle lui-même¹ ». Cette évidence vient de ce que le travail constitue encore, pour Marx comme pour ses contemporains, d'abord une intervention énergétique de l'homme sur la nature. Quand il déploie ses forces pour agir sur la nature, l'homme ne diffère pas dans son action d'un animal, ou même du vent ou d'une chute d'eau. Si, pour Marx, le travail humain est pourtant singulier, ce n'est pas par sa matérialité, mais par son intentionnalité, selon la célèbre opposition de l'abeille et de l'architecte : « Ce qui distingue d'emblée le plus mauvais architecte de la meilleure abeille, c'est qu'il construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la cire². »

Mais ce qui était encore évident pour Marx ne l'est plus pour nous, tellement les dispositifs sociaux de travail semblent avoir acquis de l'autonomie vis-à-vis de la nature. Ce qui distingue notre conscience contemporaine du travail de celle des hommes du XIX^e siècle, ce n'est pas la prise en considération de l'intellectualité du travail ; le caractère par essence intelligent du travail humain ne faisait pas plus doute hier qu'aujourd'hui. Mais cette intellectualité du tra-

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 200.

Introduction

vail ne s'opposait pas à sa matérialité : le travail était une action mécanique *intelligente* sur la nature. Aujourd'hui, en revanche, nous avons de plus en plus de mal à concevoir les effets, très médiatisés, de nos actions de travail sur la nature. Rares sont en effet, même chez les ouvriers, les « travailleurs » qui sont en contact direct avec la matière, et cela, en dépit des conceptions que pouvait se faire encore le sociologue durkheimien Maurice Halbwachs dans la première moitié du XX^e siècle¹. Ainsi, dans la conscience contemporaine, les liens de symétrie entre le travail et la nature ont été rompus, alors même que la capacité technique de transformation de notre environnement matériel n'a cessé de croître. C'est pourquoi il me paraît urgent de reprendre le débat autour de cette question. À cette fin, j'emprunterai une voie qui pourra surprendre : celle de l'histoire des idées. Je me centrerai sur une période mal aimée : le XIX^e siècle. Que n'a-t-on décrié ce siècle qui aurait été dominé par une naïve idéologie du progrès, celle de l'économisme libéral (et de sa variante socialiste), d'un côté, celle du scientisme, de l'autre... Ce n'est pas le lieu ici de redresser de tels jugements et de montrer à quel point ils sont peu appropriés pour discréditer les penseurs,

1. Maurice HALBWACHS, *Esquisse d'une psychologie des classes sociales* (1938), Paris, Rivière, 1964.

comme Karl Marx ou Auguste Comte, qui sont le plus souvent visés par ces attaques. Je veux seulement souligner *a contrario* que le XIX^e siècle constitue un moment passionnant pour mener mon enquête, parce que la Révolution industrielle n'a pas encore rompu l'ancienne conscience de la naturalité du travail.

Si le travail de l'homme apparaît à ce point naturel aux hommes de ce siècle, c'est qu'il n'est pas perçu en rupture, mais, au contraire, en harmonie avec l'ensemble des forces naturelles. Le développement du machinisme, la découverte de la force de la vapeur, la mise en évidence même de l'activité organique ne conduisent pas à une rupture dans l'idée de travail, mais à son extension. Citons à cet égard le mathématicien, philosophe et économiste Augustin Cournot (1801-1877) :

Ex nihilo nihil; aucune force (mécanique ou autre) ne se crée de toutes pièces; toute production ou dépense de force implique la dépense ou la reproduction de forces congénères, en dose équivalente. Sous l'empire de ce principe, la science de la nature prend un grand air de ressemblance avec nos théories industrielles ou économiques : l'homme en travaillant sur une échelle réduite se conforme aux lois du travail qui se fait sans relâche dans l'immense laboratoire de la nature¹.

1. Antoine Augustin COURNOT, *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*

Introduction

Sans doute, comme on l'a dit, le XIX^e siècle est-il celui du travail et de l'industrie. Mais la notion de travail n'est pas, chez les penseurs de cette époque, réduite au sens étroit qu'il tend à revêtir aujourd'hui : il est partout, chez les hommes et les animaux, mais aussi dans les machines et dans les cellules organiques ; il intéresse l'économiste et le penseur social, mais aussi le mécanicien et le biologiste. C'est l'expérience du travail des hommes qui permet de penser celui des machines, soit le concept mécanique de travail qui va générer celui d'énergie. C'est le principe de l'énergie comme équivalent universel des transformations physico-chimiques qui permet l'extension de ce concept aux échanges organiques, ce qui débouche sur une physiologie du travail. C'est, parallèlement, l'expérience de l'efficacité productive de la division du travail humain qui inspire, en physiologie, le principe de division fonctionnelle. Sans cesse, la notion de travail passe, comme un relais conceptuel, d'une question à une autre, d'une discipline à une autre, de l'homme à la nature et retour.

On a beaucoup critiqué il y a peu, à l'occasion de « l'affaire Sokal¹ », le mimétisme des

(1872), rééd., Paris, Vrin, 1973, p. 357. Voir sur Cournot, Fr. VATIN, *Économie politique et économie naturelle chez Antoine Augustin Cournot*, Paris, PUF, 1998.

1. Alan SOKAL et Jean BRICMONT, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.

sciences humaines qui s'accapameraient naïvement des concepts mal maîtrisés empruntés aux sciences dures. Mon enquête montre que la prudence s'impose dans cette dénonciation. On peut s'étonner, par exemple, de la naïveté des physiologistes de la fin du XIX^e siècle qui cherchaient à mesurer énergétiquement l'efficiencia industrielle ; mais c'est oublier que, ce faisant, les spécialistes du travail humain reprenaient à la physique le concept de travail que celle-ci leur avait emprunté au début du XIX^e siècle. De même, l'organicisme sociologique est souvent décrié comme une voie manifestement erronée, empruntée par la sociologie naissante dans un souci naïf de scientificité ; ici aussi, c'est oublier que les sociologues ont pour l'essentiel repris aux biologistes une conception de la sociation construite par ceux-ci dans une analogie avec l'observation spontanée des sociétés humaines. J'aurai l'occasion de raconter ces différentes histoires.

Suivre le concept de travail dans tous ses avatars depuis le XVIII^e siècle impose de sortir des clivages disciplinaires. Je partirai de l'économie politique, qui, la première, élaborata un concept de travail, pour, tour à tour, me pencher sur la mécanique du travail, sur la théorie biologique de la « division physiologique du travail », sur la psychophysiologie du travail, avant d'aborder, dans un dernier chapitre, la sociologie du travail. J'espère,

Introduction

au terme de ce parcours, avoir convaincu mon lecteur de l'intérêt de ce détour par l'histoire des sciences pour discuter des questions présentes du travail. Le sentiment est assez largement partagé aujourd'hui d'une « perte » du travail qui fragiliserait les fondements même de notre civilisation. Mais celui-ci ne peut se comprendre si l'on ne saisit pas à quel point notre représentation ordinaire du travail est encore empreinte de schémas énergétistes archaïques. Or, le risque est grand de « jeter le bébé avec l'eau du bain », c'est-à-dire, pour se débarrasser des schémas énergétistes, de concevoir le travail comme un pur artefact social, sans lien avec la nature.

À l'opposé du double écueil d'un repli nostalgique sur une représentation archaïque du travail et d'un renoncement à saisir le travail dans sa naturalité, l'enjeu présent est, à mon sens, de trouver la voie d'une nouvelle conceptualisation du travail qui soit capable de penser les modalités par lesquelles nous continuons plus que jamais, pour le meilleur et pour le pire, à interagir avec la nature. Depuis l'aube de la Révolution industrielle, la « question naturelle » (celle de l'environnement) et la « question sociale » (celle du travail) sont inextricablement liées. Malgré les apparences, cela reste vrai aujourd'hui plus que jamais.